

A vous bien cordialement mon cher
Ratez -

Alf. Poussin.

Paris -

Mai - 1892

—

VERSICULETS




a Alf. Toussin
E. V. VAN MUYDEN
1892

ALFRED POUSSIN

VERSICULETS

Préface de Jean Richepin

NOTICE D'ALFRED VALLETTE

Avec portrait par Evert Van Muyden

Troisième édition revue et augmentée

GENÈVE
Impr. Centrale Genevoise
Boulev, James-Fazy, 17

PARIS
Chez Léon Vanier
19, quai St-Michel

1892

A William VOGT

Son ami,

ALFRED POUSSIN



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1882)

Il y a environ huit ans, nous vîmes entrer au café Tabourey un grand garçon à mine ouverte, aux gestes un peu gauches, à l'allure de campagnard. Il s'approcha de la table où nous discutions poésie et peinture, et nous demanda naïvement si cela ne nous gênait pas qu'il se mêlât à la conversation.

Sans le connaître, on répondit « oui ».

On était même quelque peu étonné de sa politesse. Il lui eût été si simple d'entrer dans notre causerie par effraction, en lançant un mot quelconque auquel on eût riposté sans exiger de présentation en règle.

C'était un Normand ; un fort et vigoureux gaillard de la race qui a donné Bouilhet et Flaubert. Il avait une trentaine d'années. Dix ans auparavant, il avait été rapin. Puis rappelé au pays, il s'était refait paysan. Aujourd'hui, pris tout à coup de la nostalgie de Paris, en possession d'un petit héritage, il revenait non plus peintre, mais poète.

Il nous lut de ses vers. Cela n'avait pas les savantes ciselures auxquelles nous attachions tant de prix. Mais cela

n'était pas quelconque non plus. Il y avait là une simplicité, une bonhomie, qui n'étaient pas sans saveur. Témoin la Jument morte.

Cette pièce fut son sonnet d'Arvers. On la lui fit dire et redire dans tous les cafés et toutes les brasseries du quartier Latin. En même temps on s'abreuvait à sa santé et à ses frais.

Le petit héritage y passa vite. Avec les derniers écus s'en allèrent les derniers auditeurs. Et bientôt le malheureux se retrouva Gros-Jean comme devant.

Maigre-Jean serait plus juste! Plus le sou! Pas même l'espoir de retourner là-bas, au pays de Mignonne, où il avait peu à peu vendu tous ses lopins de terre. Pas moyen non plus de faire trou à

Paris, où l'on ne vit pas avec une élégie de vingt-quatre vers, où il ne connaissait rien ni personne, où l'on ne saurait débuter à trente-cinq ans.

Et le pauvre diable disparut, sombra, oublié de tous ceux à qui il avait rincé la dent, *oublié même de ceux qui avaient quelque affection pour lui, et qui cessèrent de le voir. Qu'était-il devenu? Les uns disaient : joueur d'orgue. Les autres affirmaient qu'il était commis de librairie. En tout cas, c'était un homme à la mer.*

Eh bien! cet homme à la mer, il y a moyen de lui tendre la perche. Essayons!

L'autre jour, j'ai reçu un manuscrit intitulé Versiculets. *C'est tout petit, en effet. Il n'y a pas de poème de longue haleine. Je crois même que la fameuse*

Mignonne *est le plus gros morceau du livre. Mais qu'importe? Un quatrain suffit à révéler un poète. Or, ce sont des vers de poète que ces versiculets :* Le Vagabond :

Sous la neige, sous la tempête,
Vagabond, j'erre dans Paris,
Le ventre creux, sans un taudis
Où pouvoir reposer ma tête.
Je dois finir un jour, quand j'aurai bien souffert,
Par une froide nuit sur quelque banc désert.
Le boutiquier, ouvrant sa porte,
Me voyant immobile et vert,
Dira : Que le diable l'emporte!
Venir crever là dans l'hiver!

N'est-ce pas que cela vous a, dans sa sobriété, un accent net et cruel?

La perche qu'on peut tendre, vous la

devinez. Il s'agit d'arracher un rêveur à sa désespérance, de lui ouvrir un horizon. Le seul plaisir de voir ses vers imprimés et lus par un grand public lui donnera, j'en suis sûr, un regain de courage, comme un coup de vin au marcheur harassé.

JEAN RICHEPIN.



NOTICE

Jamais l'auteur n'est totalement séparable de ce qu'a conçu et engendré son cerveau, et même s'il s'agit des plus infimes besognes de la pensée, des plus banals poncifs, il est encore exact de dire avec M. Taine que « les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire ; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facul-

tés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit ». Mais il est fort rare que l'auteur — et je n'ai plus maintenant en vue que l'art purement subjectif — soit « l'homme de son œuvre », c'est-à-dire qu'il y ait identité à peu près parfaite entre l'individu moral du créateur et la chose créée. Ce phénomène apparaît, au contraire, qu'entre ces deux termes il y a le plus souvent disparité, quelquefois radicale opposition. La cause de ces divergences, insignifiantes du reste quant à la valeur intrinsèque d'une œuvre, ne réside-t-elle point dans l'antagonisme constant chez l'artiste entre l'homme social et le rêveur dont il est fait — Cette dualité existe à peine chez Alfred Poussin. Jamais

la vie sociale ne le requiert, et, si ce n'est en une seule occurence, lors de la guerre de 1870, il s'en désintéresse absolument. Le rêveur absorbe l'homme, ceci tue cela : c'est un rêveur incurable, et seulement un rêveur. Agir lui demande de tels efforts qu'un unique petit livre est l'ouvrage de son entière existence. Or, indifférent au monde extérieur et au train des choses, ce perpétuel contemplatif, toujours sincère, naïf aussi, est bien, lui, l'homme de son œuvre. Ses *Versiculets* — tout un œuvre — sont le reflet, ou mieux la quintessence de sa vie — toute une vie.

Assez ordinaire est l'enfance d'Alfred Poussin, né le 1er avril 1834 à Crouttes (Orne), près Vimoutiers, dans une petite

propriété qu'on dénommait le *Moulin-Fouleux.* Il n'y demeura qu'un an, et fut emmené au Billot, village voisin, par son grand-père, qui l'éleva. Ses années de collège sont toutes incluses — à de négligeables variantes près — en ces quelques lignes d'Henri Beauclair, qui a créé d'après lui le Jean Picot de *Ohé! l'Artiste,* son dernier roman :

« Le latin, le grec et l'histoire l'intéressèrent ; mais, bien qu'il eût une grande facilité, Jean ne put comprendre un théorème. Une discussion avec le professeur de mathématiques, qui l'avait traité d'âne, le dégoûta du lycée, et il déclara nettement que l'examen de grammaire, passé à la fin de sa quatrième, suffisant pour être officier de santé, il s'en tenait là. »

Et il partit pour Caen, où il comptait,

en même temps qu'il achèverait ses études, commencer sa médecine. Dès lors, affranchi de surveillance, absolument maître de soi, il lit, il flâne, travaille peu, rêvasse beaucoup. La petite cité normande l'ennuie cependant ; il y étouffe : un malêtre lui vient de cette vie provinciale si bourgeoisement plate, si égale à elle-même si indifférente surtout au mouvement intellectuel et par trop incurieuse des choses de l'art. Et là-bas, tout là-bas, par delà des villes mornes ainsi que Caen, resplendit à son intime vision, dans une lumineuse atmosphère, Paris avec ses grands hommes. Il se présume un tempérament d'artiste, et son ambition déviée s'envole jusqu'au premier rêve de gloire : — Pourquoi pas ?...

Il obtint de quitter Caen, et un beau

matin débarqua dans ce Paris tant convoité. Il voulait être peintre. Gleyre le reçut parmi ses élèves, et, au bout de quelque temps, lui prédit qu'il deviendrait quelqu'un. Trois années il travailla — travaillotta plutôt — avec ce maître. Puis sa grand'mère malade et près de mourir, il fit un voyage au Billot, estimant y rester quinze jours : — il y resta quinze ans !...

Poussin est là tout entier. Que lui a-t-il manqué, en effet, pour faire surgir son nom, aussi bien que d'autres d'une organisation inférieure à la sienne ? — uniquement le défaut de constance dans la voie choisie. Le rêveur a nui à l'homme. à l'ouvrier, qui n'a plus trouvé dans sa volonté abolie la force des tâches patientes. Le prime enthousiasme éteint de deux ou

trois plans de vie adoptés, il n'a pas su persévérer dans leur réalisation.

Ces quinze années de rural farniente vécues au Billot n'en sont pas moins les plus belles qu'il ait eues. Une nostalgie de la vie parisienne le mélancolise bien parfois, au milieu de la monotone paix des champs; mais il a vu Athènes, les grands hommes, les œuvres de génie dont parlent les livres; il a traversé des milieux artistiques; et son désir de retourner là-bas, doux et latent, est loin de cette ardeur enfiévrée qui le poussait vers l'inconnu, lorsqu'il n'avait jamais quitté le pays. De cette époque tranquille datent les premiers vers qu'il ait conservés — car combien d'autres volontairement détruits ! Il est heureux alors, vague et divague par la campagne normande, qu'il aime et sent

mieux après l'absence, et dont le grisent les effluences épandues, comme grise le parfum de l'aimée. Seulement, il est si bien sous le charme, qu'il oublie de noter les plus exquises de ses sensations. Tant pis ! Plus tard, dans Paris qui le reprendra fatalement, aura-t-il le loisir et saura-t-il dire encore en toute leur fraîcheur ces sensations retrouvées ! Que lui réserve l'avenir ?... En attendant, les heures vont vite. Les versiculets de ce temps-là — les moins bons du livre assurément, à part la *Jument morte,* d'un intérêt tout spécial — se résument en deux ou trois tableautins gentiment brossés, et quelques fantaisies où n'apparaît pas encore la véritable originalité de l'auteur. Mais comment et pourquoi travailler, quand rien ne l'y oblige, dans cette campagne sereine,

parmi cette apparente léthargie de choses si propice au rêve, si délétère, à l'action ? A peine la robe entr'aperçue de Lise le fouette assez pour qu'il fixe son émotion en une douzaine de vers naïfs et simplets :

Elle a passé, je l'ai revue,
Mais j'ai tremblé comme un enfant...

Car il aime, il aime en poète : d'un violent amour timidement celé. C'est le temps où il écrit à un ancien camarade de collège : « Toute invraisemblable qu'elle puisse te paraître, la chose est vraie, mon cher ami : je suis amoureux et je n'ose le lui dire. »

Ce n'est cependant point, comme il arrive d'ordinaire, par un chant d'amour qu'Alfred Poussin s'est révélé poète ; c'est

par un adieu apitoyé à *Mignonne*, une vieille jument qui vient de mourir :

Ton pauvre maître qui te pleure,
Si tu le voyais, fait pitié.

Le deuil est dans la maison de cette fin de *Mignonne*, trop vieille pour le travail, et que son maître n'a jamais voulu conduire chez l'équarrisseur : il avait acheté pour elle un petit coin où vivre en paix en attendant la mort

Tu l'avais compris, pauvre bête,
Et, s'il passait sur le chemin,
Tu présentais ta bonne tête,
Et lui te flattait de la main.

Cette pièce si réellement émue, d'une pitié si sincère, vint à Poussin tout d'un

jet : il dit l'avoir écrite en quelques minutes. Présentée par M. François Coppée, elle valut à son auteur un prix de la Société protectrice des animaux.

Mais, hormis la *Jument morte* et deux ou trois autres piècettes, toute la partie des *Versiculets* intitulée *Au Village* est inférieure, manque de caractère, On y sent seulement une nature endormie d'artiste dont l'imagination vagabonde, un rêveur qui, en de fugaces réveils de son moi, a de l'inquiétude à l'âme :

> Parfois une tritesse immense
> S'abat sur moi...
> Est-ce une maladie ou bien suis-je en démence?
> Une minute après je saute de bonheur.

La guerre de 1870 secoua le nonchaloir d'Alfred Poussin :

Je m'avançais sans but, allant au gré du vent...
...Aujourd'hui, l'appel de ma patrie
A remué mon cœur, et je réponds : Présent !

Il servit comme porte-drapeau, sans doute à cause de sa haute taille. Il rentra ensuite au pays. Mais, pendant la guerre, son grand-père était mort, lui laissant quelque bien. Trois années encore il demeura au Billot ; puis, en 1873, le jour de la Toussaint, il revint à Paris, avec en poche le restant de son héritage : une vingtaine de mille francs.

C'est l'époque du café Tabourey, où l'accueillit un groupe de jeunes poètes dont quelques-uns sont célèbres aujour-

d'hui. Il y avait là Jean Richepin, Paul Bourget quelquefois, Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, bien d'autres, — et aussi, dans un coin, à l'écart, cet étrange Arthur Rimbaud, disparu tout à coup, si peu connu, et qui fut un précurseur.

Alfred Poussin, dans son oisiveté un peu mélancolique, est alors le plus heureux des hommes :

Couché sur des sommets comme un dieu qui [s'ennuie...
Je regarde sans nulle envie
Mes frères qui là-bas s'agitent...

Que n'a-t-il pu, hélas! y rester sur ces sommets d'où l'on entend gronder à ses pieds la vie brutale et implacable, comme d'un lieu sûr et où elle ne saurait vous atteindre on entend mugir une mer mau-

vaise! Mais, dès la fin de 1875, le petit héritage éparpillé, il y roule, dans cette vie qui broie les trop faibles pour la lutte, et au commencement de 1876 il en touche le fond, si pullulant d'horribles choses. Alors, il peut dire avec Rutebeuf :

> Que sont mi ami devenu...
> Je cuit li vens les a osté ;
> L'amor est morte.

Seulement, Rutebeuf — avec combien de charme ! — enveloppe de douce ironie son chagrin, qui transparaît quand même, car on sent que son âme pleure ; tandis que Poussin constate son isolement d'une âme placide :

...Le destin brisa ma coupe.
Le diable prit ma femme en croupe,
Un soir d'été.

Mes amis, effrayés sans doute,
Ont disparu...

Il ne sait point gémir, et ce ne sont pas des plaintes que lui arrache sa longue misère, mais des cris :

Mieux vaudrait être mort...
Que de vivre déchu, quand on a de l'orgueil,
Couvert de ta livrée, ô lugubre misère !

Un de ses vers dit : « Je voudrais n'être pas né, » et il écrit dans ses notes : « Je regarde avec plaisir mes traits qui vieillissent. » On le trouve parfois rési-

gné sous la vie inclémente, parfois abattu et réclamant la mort, parfois amèrement sarcastique, parfois révolté; mais stoïquement il dédaigne les lamentations sentimentales et d'apitoyer sur son sort à la façon de Gilbert et de Millevoye :

J'ai dans toute saison pour compagne assidue
La très humble misère, et je ne m'en plains pas...

De même que, dans le bohème qui traîne par les rues sa vie misérable, on ne reconnaît guère le rêveur mi-paysan, mi-citadin, qui promenait jadis son indolence par les champs de Normandie, de même les versiculets de cette deuxième partie du livre diffèrent des premiers. Dans *Au Village*, Poussin voit et sent, il est ému et naïf en notant la vision ou la sensation

immédiate — car rarement il compose ; dans *A Paris*, il semble ne plus voir, ne plus sentir ; mais il pense, et il a perdu de l'émotion, aussi un peu de cette naïveté qu'on aime en lui. Ces dernières poésies tirent parfois de leur concision toute lapidaire une étrange force, et certains vers, lus seulement une fois, sont inoubliables. Tel celui-ci, qui marque la détresse du bohême une nuit qu'il déambule dans Paris, sans argent et sans gîte :

J'étais prisonnier dans la rue.

Il est d'ailleurs certain que, toujours heureux, Poussin n'eût été qu'un poète amateur; tandis que — les œuvres d'art ne se mesurant point à l'aune — la douleur en a fait mieux que cela :

Chante, misère, et soufflez, bises !...
Notre âme a des notes exquises
Quand nous pleurons de désespoir.

Il m'est arrivé d'entendre de jeunes gens, retranchés dans une esthétique trop exclusive, dénier à Poussin les qualités qui font le poète. A coup sûr, il rime aussi mal pour le moins qu'Alfred de Musset (pensée, année — austères, colères — oiseaux, repos); quelques-uns de ses vers, peu toutefois, sont des vers de romance; de-ci de-là flottent sur sa poésie des vocables et des expressions surannées; il ignore enfin cette technique savante avec quoi les jeunes d'aujourd'hui obtiennent de si merveilleux effets. Mais tout cela nullement ne prouve qu'il n'a pas un tempérament de poète. Et l'on peut

appliquer à la poésie ce que dit M. Taine à propos des styles : « La prétention de juger tous les styles par une seule règle est aussi énorme que le dessein de réduire tous les esprits à un seul moule. »

Sans s'attarder à cette oiseuse question, n'est-il pas plus intéressant d'observer que, né à la vie littéraire en pleine ère parnassienne, mêlé ensuite à un groupe d'artistes qui raffinaient encore sur ceux du Parnasse, Alfred Poussin n'a subi aucune influence, a su demeurer lui-même ? Il a vécu parmi quatre ou cinq générations de poètes, a ouï discuter et a discuté autant d'esthétiques : il n'a pas varié cependant. Sa poésie, au milieu de tant de poésies compliquées, « scientifiques », est restée simple, rugueuse et naïve, trois caractères combinés qui la font originale

et défendent son auteur de ressembler à personne. Et être soi, en art, n'est-ce pas *presque* tout ?

Maintenant, puisqu'on a si souvent médit de son indolence à produire, Alfred Poussin pouvait-il plus qu'il n'a donné ? Est-ce nonchalance, comme on l'insinue un peu bien à la légère, ou manque de pondération dans son organisation d'artiste ? — Théopile Gautier, parlant de la vocation littéraire, dit quelque part : « Le désir n'est pas la puissance, l'amour n'est pas la possession. La foi ne suffit pas, il faut le don. En littérature comme en théologie, les œuvres ne sont rien sans la

grâce. » C'est là une aveuglante vérité. Les exemples abondent de soi-disant artistes, même de ceux que l'opinion a sacrés maîtres, qui ne sont que de très habiles artisans, précisément parce qu'ils n'ont pas le don. Mais le don — et Poussin, lui, est incontestablement doué — n'est rien lui-même isolément. Il sera utile, sinon indispensable, au dilettante ; mais il ne fera pas un *producteur*, s'il n'est allié à la puissance de travail, et surtout à cette volonté patiente, soutenue, infrangible, dont sont incapables la plupart des hommes. On ne sait pas assez combien il faut de *vrai vouloir* à l'artiste pour produire, pour s'arracher à la douceur de rêver, étreindre le rêve et en pétrir — ce qui est une jouissance, mais une plus grande douleur — une chose définie, sensible, palpable : l'œuvre.

Or, celui qui, dans quelques feuillets épars de notes qui sont comme des pages de sa conscience même, a écrit cette phrase : « Je n'aime pas qu'on me dérange lorsque je ne fais rien, » et qui s'est écrié sincèrement :

Je hais l'activité qui détourne du rêve...

avait-il la faculté, celui-là, de prendre le bât du producteur ? Chez Poussin, je le répète, le rêveur amoindrit l'homme, anéantit l'ouvrier :

Le rêve est un abime, et le poète y plonge
Sans trêve, jour et nuit, ivre de l'inconnu...
. . . . Plus d'un cœur ingénu
S'est jeté dans ce gouffre, et n'est pas revenu.

Pourtant, à de certaines heures, il s'émeut de l'ininterrompu bombillement de

ruche qu'il perçoit, et c'est comme une honte de son inertie qui lui met une rougeur au front :

> Je voudrais, la tête haute,
> Marcher vers un but tracé.

Ce but, l'entrevoit-il ? Oui, mais la route est si longue ! Il la contemple de loin, anxieux, prêt à partir ; puis il en détourne ses regards découragés, avec un soupir abattu où passe un incertain « plus tard ». Seulement, plus tard, lorsqu'il cherche le point radieux au bout de l'interminable chemin, il ne l'aperçoit plus même. Alors, il souffre, il prie :

> Seigneur, éclairez ma pensée
> Et donnez un but à mes pas.
> Chacun a sa route tracée :
> Je ne l'ai pas !

Et les années s'entassent, et il est las de rouler par la vie son existence désorientée :

Dans ce vieux monde où je demeure...
Humilié, souvent je pleure,
Et malgré moi j'en veux à Dieu.

Un jour de révolte, sans doute contre d'amicales remontrances, il jette fièrement :

Changer je puis,
Mais point ne daigne !

Le peut-il vraiment ? Mais pourquoi donc, parmi ses notules, cette mélancolique phrase, qui en dit si long dans son laconisme : « Qui va droit est adroit ?... »

Enfin, sa désespérance de jamais tou-

cher le sol de la Chanaan plusieurs fois entrevue murmure en ce distique, si poignant de tristesse apaisée :

J'ai vu s'envoler en chemin
Tous les beaux rêves de ma vie...

Il semble donc y avoir chez Poussin déséquilibre entre la puissance créatrice et la force de réaliser. Sans doute, il a eu ses heures d'énergie, pendant lesquelles était possible et moins pénible l'effort d'agir. En profiter eût été sagesse. Mais n'entendait-il pas alors, comme tant d'autres, la Voix que dit Baudelaire, cette voix tentatrice qui susurre si doucement à l'oreille du rêveur :

. . . . . Garde tes songes,
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous !

Alfred Poussin, en somme, a sorti son œuvre, et lui non plus ne mourra pas tout entier. Il le sait, du reste ; car mieux et plus exactement que personne ne le jugera jamais, il s'est lui-même ainsi jugé par son épitaphe :

Ici repose un tout petit poète,
Dont la chanson fut courte mais bien faite :
Pas assez fort pour être haut côté,
Pas assez nul pour qu'on passe à côté.

Juin 1887.

Alfred Vallette.

A Monsieur le Baron GÉRARD

A ANTOINE PERRODIN

A Joseph Cuvigny

Né aux Moutiers-en-Auge, en Mars 1797. — décédé au hameau du Billot (Cavaldos) le 23 Septembre 1870

O toi qui fus mon bienfaiteur —
Repose en paix. Quoi qu'il m'advienne
Ton nom est gravé dans mon cœur
Pour qu'à jamais il m'en souvienne.

LE POÈTE IMPUISSANT

Il est toujours triste quand il sème, celui dont le champ n'a pas de soleil.

I

AU VILLAGE

A ALFRED VALLETTE



AU VILLAGE

I

LA JUMENT MORTE

Pauvre bête, pauvre *Mignonne*,
Nous te devons bien un adieu,
Toi, si courageuse et si bonne !
Tes pareilles vivent trop peu.

C'est un deuil dans notre demeure.
Nous ne t'aimions pas à moitié !
Ton pauvre maître qui te pleure,
Si tu le voyais, fait pitié.

Quoiqu'il n'eût pas grande richesse,
L'an dernier, il avait eu soin,
Pour le repos de ta vieillesse,
De t'acheter un petit coin.

Tu l'avais compris, pauvre bête,
Et, s'il passait sur le chemin,
Tu présentais ta bonne tête,
Et lui te flattait de la main.

De la haie écartant la branche,
Oh ! qu'il aura le cœur serré
De ne plus voir sa jument blanche
Venir à lui du fond du pré !

Mignonne, adieu. Ta tâche est faite !
Tu dors dans le royaume noir.
Repose en paix !... Chacun répète :
Mignonne a bien fait son devoir.



II

LE SOIR

A MADAME CLARISSE JECKER

L'ombre descend, le soir commence,
Les toits fument tout à l'entour;
Le berger rentre, et le silence
Va remplacer les bruits du jour.

Les coteaux, près de disparaître,
Se confondent à l'horizon;
Et les grands bœufs, lassés de paître,
Sont étendus sur le gazon.

La source coule plus sonore,
L'ombre grandit. — Voici la nuit.
Un pas de plus, un jour encore
Comme tant d'autres qui s'enfuit.



III

LE POÈTE ET LE VIEILLARD

A JOSEPH CUVIGNY

Le poète allait par la plaine,
Sans souci de son avenir;
L'argent ne valait pas la peine
Qu'il renonçât à son loisir.

Escaladant les hautes cimes
De la pensée, on le voyait
Par les sentiers cherchant des rimes
Pour le poème qu'il rêvait.

Il était grand de caractère
Et jetait son or à tout vent.
Un vieillard, qu'il nommait son père,
Pour cela le grondait souvent :

« C'est bien de vivre à ton caprice
Tant que pour toi je veillerai ;
Mais, pauvre enfant, c'est mon supplice,
Que feras-tu quand je mourrai ?

Abandonné sur cette terre,
Tu seras sans pain, ni maison !...
Et craindre pour toi la misère
Me ferait perdre la raison.

Je ne comprends rien à la chose
Que tu poursuis... — J'ignore l'Art...
Mais si ton œuvre était éclose,
Elle enchanterait mon départ.

Toi, pour faire cesser ma plainte
Et me consoler de ton mieux,
Tu me dis de vivre sans crainte,
Qu'un poète est aimé des dieux.

Mais atteindras-tu la couronne
Qui devant toi toujours a fui ?
Si le ciel un jour t'abandonne !
Si tu n'es pas digne de lui !...

C'est ce doute qui me torture;
Car, par les larmes de mes yeux,
J'aimerais mieux, je te le jure,
Te savoir mort que malheureux ! »

IV

TIMIDITÉ

A HENRI BOUILLON

Elle a passé, je l'ai revue,
Mais j'ai tremblé comme un enfant.
Je n'ai rien dit, car la berlue
M'a fait stupide en un instant.

Gaîment, elle a suivi sa route,
Son petit panier à son bras ;
Elle a souri — c'était sans doute
Devant mon timide embarras.

J'étais resté la bouche ouverte,
Comme aurait pu faire un oison.
La route était pourtant déserte...
Mais j'avais perdu la raison.



V

LA MORT D'UN VIEUX

AU PÈRE ADRIEN

C'était un samedi — pour son feu du dimanche
Le bonhomme, sous bois ramassait mainte branche —
Comment vous portez vous ? — Dis-je au père Adrien —
Il releva la tête et répondit : — Très bien !
Mais, je mourrai lundi — sans un mot pour se plaindre
Il sentait que sa lampe allait bientôt s'éteindre, —
Philosophiquement, il acceptait son sort —
Et le lundi matin le vieillard était mort.

VI

TOUJOURS ERRER

A JULES TATIN

Toujours errer, sans nul repos,
Est-ce donc là ma destinée?...
O vie! Eternelle journée!
Je porte l'ennui sur le dos
Et je suis las de ma tournée!

VII

BAS-FOND

A EUGÈNE ROBSON

Comme un aigle captif qui regarde la nue,
Sans pouvoir y monter et qu'un noble orgueil tue,
Tout rempli de colère ainsi je me débats
— Qui les dira jamais les terribles combats,
D'une âme ainsi clouée et qui se sentant belle,
Végète en un bas-fond sans déployer son aile.

VIII

PROMENADE MÉLANCOLIQUE

A TH. DE BELLEFONDS

Oh ! que la maison isolée,
Qui lentement tombe en débris
Est triste à voir dans la vallée,
Son toit troué sur le ciel gris.

Oh ! que la route qui dessine
Son long ruban sur le coteau,
Fatigue celui qui chemine,
Portant l'ennui — ce lourd fardeau.

Où finira mon agonie ?
Un fossé sera-t-il mon lit,
Je m'étais cru quelque génie,
Je crains bien que tout ne soit dit.



IX

MA VOISINE

A GUSTAVE BOUCHER

Il est un petit singe,
A l'œil faux et jaloux,
Qui repasse du linge
En face de chez nous.

Le soir, dans ma prière
Avec recueillement,
Je dis à Dieu : Bon Père,
Débarrassez-nous-en !

X

SUR LA COLLINE

A LOUIS MONTÉGUT

J'avais seize ans, — sur la colline.
J'errais par un beau soir d'été.
Quand je te vis ô libertine,
Passer charmante à mon côté.

Dans ton noir regard qui fascine,
Tant il est plein de volupté,
Et dans ta hanche souple et fine
Je compris ta lubricité.

Sans t'occuper de mon air gauche,
Toi, tu devinas dans mes yeux,
Que pour contenter ta débauche,
Tu ne pouvais pas trouver mieux.

Alors, j'entrepris ta conquête;
Nous tînmes de galants discours
Et tu troublas si bien ma tête,
Que je t'aimai pendant huit jours.

Je sus te plaire à cette fête,
J'arrivais à toi sans détours
— Et l'amour comme une tempête,
Entra dans ton cœur pour toujours.

XI

LE RENOUVEAU

A VALENTIN GIROD

Aux baisers du premier rayon,
La nature soudain s'égaie :
Je viens de voir un papillon,
Voltiger par-dessus la haie ;

La mésange dit sa chanson,
L'abeille sort de sa cachette,
Et déjà l'épineux buisson
Sent une odeur de violette.

C'est la saison du renouveau !

La vache, autour de la prairie,
Joue et gambade avec son veau.
— C'est la saison du renouveau,
Et Suzon veut qu'on la marie.



XII

OLYMPIO

A EUGÈNE GRANDVALET

Parfois une tristesse immense,
S'abat sur moi, remplit mon cœur;
Je sens qu'une larme commence,
Et je devine ma pâleur.
Est-ce une maladie, ou bien suis-je en démence?
Une minute après je saute de bonheur.

XIII

ÉPIGRAMME

A MA VIEILLE SERVANTE

La Mort a reçu ce matin
L'ordre, de la part du Destin,
De lui conduire une bavarde.
J'ai votre affaire, c'est certain.
A dit aussitôt la Camarde.
. . . .
Gare à Madame Célestin !

XIV

AGACEMENT

A F. ANSART

J'aime au café, seul à ma place,
Rêver sans lire de journaux.
Aussi Dieu sait si çà m'agace
Lorsque des gens qui sont en face
Parlent du bienfait des pruneaux,
De carbonate de potasse,
Ou bien des chemins vicinaux...

XV

LASSITUDE

A LOUIS SERSIRON

Las de ma course vagabonde,
Des sottes gens, des sots tracas ;
Las d'errer sans cesse en ce monde,
Sans savoir où porter mes pas ;

Las de ma triste solitude,
De mon horizon toujours noir :
Las enfin de ma lassitude,
Je voudrais bien mourir ce soir.

XVI

PRÉSENT !...

Novembre 1870

A RAOUL DUMON

La paresse et l'ennui se disputaient ma vie,
Et je la leur laissais partager noblement.
Indifférent à tout, sans regret, sans envie,
Je m'avançais sans but, allant au gré du vent.
Mais tout change.—Aujourd'hui l'appel de ma patrie
A remué mon cœur, et je réponds : Présent !...

XVII

A LAURE

Pars à l'instant à son adresse
Et dis-lui bien, charmante fleur,
Que son image vit sans cesse,
Et vivra toujours dans mon cœur.

Ne regrette pas le bocage,
Ni les papillons du chemin,
Toi qui verras son frais visage
Et son doux sourire demain.

II

A PARIS

A JEAN RICHEPIN



A PARIS

OPULENCE

A LOUIS MARSOLLEAU

Couché sur des sommets, comme un dieu qui s'ennuie
Dans le calme et la paix, loin de l'homme et du bruit,
Je regarde sans nulle envie
Mes frères qui là-bas s'agitent dans la nuit.

L'ENFANT PRODIGUE

A FERNAND LEFRANC

Flâner librement à sa guise
Dans Paris — par un beau soleil, —
Paris ! c'est la terre promise,
— Il n'est pas de bonheur pareil.

Avoir le cœur bon, le vin tendre,
— Prodiguer son or sans souci ; —
Il me semble que c'est ainsi
Que l'on doit vivre ou bien se pendre.

SEUL

A MIRABEL-CHAMBAUD

Si c'est par les portes funèbres,
Les sanglots et le désespoir,
Que je dois sortir des ténèbres,
J'entre dans la clarté ce soir.

EXPIATION

I

LE BOHÊME

A GUSTAVE HU

Sous les haillons de la misère
    Froids et honteux,
Je marche pieds nus comme Homère,
    Le roi des gueux.

Autrefois, j'ai connu sur terre
    Des jours heureux;
J'avais ma maîtresse et mon verre,
    Charmants tous deux.

Mais le destin brisa ma coupe.
Le diable prit ma femme en croupe,
Un soir d'été.

Mes amis, effrayés sans doute,
Ont disparu. — Seul sur la route
Je suis resté.



II

LE VAGABOND

A ALEX. CHARPENTIER

Sous la neige, sous la tempête,
Vagabond, j'erre dans Paris.
Le ventre creux, sans un taudis
Où pouvoir reposer ma tête.
Je dois finir un jour, quand j'aurai bien souffert,
Par une froide nuit sur quelque banc désert.
Le boutiquier, ouvrant sa porte.
Me voyant immobile et vert,
Dira : Que le diable l'emporte !
Venir crever là dans l'hiver !

III

LE RÊVE

A LOUIS ROUXEL

Le rêve est un abîme, et le poète y plonge
Sans trêve, jour et nuit, ivre de l'inconnu.
L'art éternel habite aux profondeurs du songe;
Mais, pour le conquérir, plus d'un cœur ingénu
S'est jeté dans ce gouffre et n'est pas revenu.

IV

DÉSESPOIR

A ÉLIE CAYROL

Mieux vaudrait être mort, couché dans un cercueil,
Les bras collés aux flancs à quelques pieds sous terre,
Que de vivre déchu, quand on a de l'orgueil,
Couvert de ta livrée, ô lugubre misère !

Le bonheur est un mythe, et le mal un géant.
Je voudrais en finir, mais toujours ma main tremble.
Que ne suis-je moins vil! Je jetterais au vent,
Sans nul souci, mon âme et ma peau tout ensemble!...

V

PRIÈRE

A LÉON DOREZ

Seigneur! éclairez ma pensée.
Et donnez un but à mes pas.
Chacun a sa route tracée :
    Je ne l'ai pas!

VI

A LA SŒUR DE MA MÈRE

J'errais au milieu des ténèbres,
Triste, abattu par le malheur,
Quand je sentis dans mes vertèbres
Le froid de la mort, et j'eus peur.

J'allai vers la sœur de ma mère —
Pour les siens on doit être humain.
— Ouvre — je suis dans la misère,
Je voudrais un morceau de pain.

Cette femme, barrant sa porte,
Me répondit par le judas :
— Celui que la misère escorte,
Et qui frappe ici, n'entre pas.

Mieux que le marbre de Carrare,
Le vers résiste — et désormais,
O laide et misérable avare,
Tu seras maudite à jamais !

VII

MISÈRE ET POÉSIE

A RAOUL FAUVEL

Lorsque la nuit étend ses ombres,
Nous allons, compagnons des rats,
Coucher au milieu des décombres ;
Sous le ciel nous dormons sans draps.

Chante, misère, et soufflez, bises !
Gifflez-nous du matin au soir !
Notre âme a des notes exquises
Quand nous pleurons de désespoir.

C'est sous le vent de ta colère.
Aux coups de ton assaut brutal.
Sombre Destin, que la chimère
Nous emporte vers l'idéal!



VIII

CE QUE JE VOUDRAIS

A ADOLPHE MARTIN

Je voudrais, la tête haute,
Marcher vers un but tracé;
Je voudrais de mon passé
Pouvoir rayer mainte faute.

Je voudrais pauvre damné.
Dompter mon destin funeste ;
Mieux encor que tout le reste,
Je voudrais n'être pas né.

IX

LES MAUVAIS JOURS

A LÉON ROUX

Ce que la bouche a de salive amère,
En cheminant, ce qu'on a de rancœur,
Ce qu'on maudit (ô blasphème) sa mère
De vous avoir imposé le malheur,
Est indicible — à l'heure épouvantable
Où l'on s'en va pâle comme un coupable
Seul, dans la nuit errant jusqu'au matin,
Sans rien comprendre à son méchant destin !

X

ADVERSITÉ

Alors que des larmes de sang,
Coulent au coin de sa paupière :
L'homme orgueilleux, l'homme impuissant,
Va du blasphème à la prière.

XI

J'AIME LA NUIT

AU PEINTRE S. SAUVAGE

Le jour, c'est la réalité,
C'est l'action perfide, infâme.

J'aime la nuit, l'obscurité,
Où l'oubli descend dans mon âme.

Si la mort est la liberté,
De tout mon cœur je la réclame.

J'aime la nuit, l'obscurité,
Où l'oubli descend dans mon âme.

XII

LARMES

A ÉMILE RATEZ

Dans ce vieux monde où je demeure
Depuis longtemps contre mon vœu,
Humilié, souvent je pleure,
Et malgré moi j'en veux à Dieu.

Que j'ai de larmes à répandre !
Fouettée aux bises des hivers,
Une fleur naîtra de ma cendre,
Faite des maux que j'ai soufferts.

XIII

MINUIT

A HENRI BEAUCLAIR

Me voilà donc encor débarrassé d'un jour !

XIV

CEUX QUE J'AIME

A EUGÈNE DUMAS

J'aime un front sillonné par des rides austères,
Que le ciel a choisi pour cible à ses colères ;
J'aime un fils d'Apollon qui garde sa fierté,
Lorsque sous ses haillons perce sa nudité,
Comme un pin dont la foudre a labouré l'écorce,
Et qui reste debout, vigoureux, plein de force.
J'aime les orgueilleux qui couchent en plein air ;
J'aime les révoltés qui choisissent l'enfer ;
Mais je hais un gredin à mentons et bedaine
Qui tient tout le trottoir lorsque je me promène !

XV

L'ENFANT PRÉCOCE

O Seigneur ! je suis tout petit,
Et déjà je me sens infâme ;
J'ai de grands tourments dans l'esprit,
De vilaines choses dans l'âme.

Je grandis et suis plein d'effroi ;
Je tremble, hélas ! de me connaître,
Car, quel homme, un jour, pourrais-je être,
Puisque déjà j'ai peur de moi ?...

XVI

FLAVIEN

A ÉDOUARD JACQUEMIN

Il avait un grand front, il avait un grand cœur,
C'est dire qu'il était créé pour le malheur.
Dans ce rude combat qu'on appelle la vie,
Il allait de l'avant comme va tout génie ;
Sa destinée était qu'il ne lui manquât rien
Pour coucher dans la rue et crever comme un chien.
C'est ainsi qu'il finit. Vous savez son histoire...
Allez-y, maintenant, courir après la gloire.

XVII

JE HAIS L'ACTIVITÉ

A MAURICE BOUCHOR

Je hais l'activité qui détourne du rêve;
Je maudis le travail avec son joug brutal,
Et, malgré le destin qui me tient sous son glaive,
Je vivrai de loisir, de songe et d'idéal.

Orgueilleux vagabond, ivre de poésie,
A la grâce de Dieu je chemine au hasard;
Sans y comprendre rien, je traverse la vie
Avec mon grand amour, mon beau souci de l'art.

J'ai, dans toute saison, pour compagne assidue,
La très humble Misère, et je ne m'en plains pas ;
Aussi, chaque matin, je lui dis dans la rue :
« Allons, venez la belle, et donnez-moi le bras. »

Et nous partons tous deux, qu'il soleille ou qu'il pleuve.
Dédaigneux du passant, nous marchons le front haut.
Mais je tremble parfois, le soir, au bord du fleuve.
J'entends le flot charmeur qui me dit : A bientôt !



XVIII

SONNET

A CHARLES LEVANT

Tout ce qui touche à l'art divin
Transporte mon âme ingénue ;
J'aime une fresque, une statue ;
J'adore un vase florentin.

Sous les rayons d'or du matin,
Timide et craignant d'être vue,
J'aime Suzanne toute nue
Dans l'eau discrète d'un bassin.

J'aime Molière avec son masque,
Ses grelots, son tambour de basque,
Riant pour cacher sa douleur.

J'aime le portrait de ma mère ;
Mais je hais la froide vipère
Que Satan lui donna pour sœur.



XIX

A UN GREC DE LA DÉCADENCE

Je ris bien lorsque tu flagelles
Musset, qu'on admire partout :
Ses vers inspirés ont des ailes,
Et les tiens n'ont que des ficelles
Et des pieds à dormir debout.

XX

RENCONTRE

AU MARQUIS DE GOUMONDIE

ALBERT

Nous nous sommes connus dans des jours plus splendides.
Nos verres étaient pleins. — Maintenant ils sont vides!
— Sur l'or de nos manteaux, chacun voit qu'il a plu!
On sent qu'on vivrait mal de notre superflu.

— Eh bien! quoique le sort me traite avec outrance,
Je garde malgré tout un rayon d'espérance,
Je crois que l'avenir me cache du nouveau...

GASTON

Ce sera tes souliers qui demain prendront l'eau.



XXI

SUR LA PLACE

A PIERRE GÉLIS-DIDOT

Six heures du soir vont sonner.
Buvons un coup à la Wallace,
Et regardons bien sur la place
Si quelque part un ami passe.
Il serait temps de déjeuner.

. . . .

Huit heures viennent de sonner.
Buvons un coup à la Wallace :
Ça nous servira de dîner.

XXII

UN JOUR DE FÊTE

A M. FRÉDÉRIC RAISIN A GENÈVE

Dans cette foule qui fourmille,
Me dis-je en allant au hasard,
Chacun possède une famille
Ou bien un ami quelque part.

Mais moi je n'y connais personne.
— Et je marche le ventre creux —
Avec le mot fier de Cambronne
Dans mon rictus de malheureux.

XXIII

RECONNAISSANCE

J'ai vu s'envoler en chemin
Tous les beaux rêves de ma vie;
J'ai subi les coups du Destin,
Sans rien comprendre à sa furie.

Un soir je touchais à ma fin!

Mon âme alors était en proie
Au deuil, à la honte, à l'effroi;
Vous qui m'avez rendu la joie,
Jusqu'à la mort comptez sur moi.

XXIV

ABRI

A MADAME A.

Oiseau battu par la tempête,
Jouet de mon mauvais destin,
— Effrayé, je perdais la tête,
Quand je vous vis un beau matin.

Après les terribles journées —
— Il est des abris que le ciel
Garde — ruches pleines de miel
Pour les âmes désespérées.

(Inachevé).

XXV

MENDICITÉ

A ET. FRANCASTEL

Les vivres lui manquaient. — Du bas de l'escalier
Une odeur de rôti montait à son grenier.
Vaincu par la souffrance, il fallut bien descendre ;
Il alla mendier. — Je comprends en tel cas
Qu'on arrête un passant ou qu'on aille se pendre ;
Mais la mendicité, je ne la comprends pas !
Je ne voudrais, pour rien, faire semblable tâche !

Je suis un vil menteur ! — C'est moi qui fus ce lâche !...

XXVI

COLÈRE

A ERNEST D'ORLLANGES

J'ai fait des vers qui sont mauvais,
Dignes du flot mouvant des sables;
Et pourtant, si je le voulais,
J'en écrirais d'impérissables.

J'en ai dans mon cœur d'immortels
Qui réjouissent ma pensée;
Mais à quoi bon, foule insensée,
Les déposer sur tes autels?

Est-ce indifférence ou paresse?
— Non, c'est colère et c'est dédain.
— Je veux en refuser l'ivresse
A qui m'a refusé du pain.



XXVII

QUAND IL MOURUT

J'étais seul avec lui, veillant à son chevet —
Comme il allait mourir et comme il le savait,
Il me dit : — (et depuis j'en ai vu la justesse)
Ces mots que j'ai gardés — « Le peu que je te laisse
Te durera cinq ans — après, dans le lointain,
Je ne distingue plus quel sera ton destin.
— Je n'ai pu faire mieux, ma tâche est accomplie.
— Hélas! tu n'es pas fait, toi, pour gagner ta vie. »

Le ciel lui déroba ma misère avec soin,
— Il aurait trop souffert s'il avait vu plus loin.

XXVIII

A L'AUBE

A LÉON POUEY

Le sommeil, c'est la délivrance;
C'est la trève avec le vautour —
Mais lorsque reparaît le jour,
Notre misère recommence.

L'aube pointe aux carreaux — maint bruit
Déjà résonne dans la ville —
Et tu vas t'envoler, ô nuit!
Où je repose si tranquille.

XXIX

LE MESSAGER

A ARTHUR DEVOUCOUX

En rêve, aux heures d'espérance.
Où l'âme un instant reprend foi
— Il me semble voir à distance,
Un messager qui vient à moi —

Qu'il vienne combler la lacune
De bonheur qui manque à mon sort;
Qu'il change ma triste fortune,
Où bien qu'il m'apporte la mort.

XXX

A UN POÈTE

ANNIVERSAIRE

O raffiné! hanté de vices.
— Qui pendant tout le temps marchas
Ainsi que la nuit font les chats,
Au bord de sombres précipices —

Sur ton sépulcre de damné,
Je viens me prosterner, mon frère;
Sans vouloir qu'il me soit donné
De m'éclairer à ta lumière.

XXXI

LE CHIEN BOHÈME ET LE POÈTE

A FRÉDÉRIC VERNON

Par une affinité secrète,
Nous nous rencontrions tous deux
— Lui chien errant — et moi poète,
Chez un ami — le ventre creux —

J'entrais la mine un peu défaite.
— C'est si triste d'être indigent —
Lui, ne connaissant pas l'argent,
Arrivait la queue en trompette.

Et l'on nous accueillait joyeux,
— La table aussitôt était prête —
Le rêveur et la pauvre bête
Pour un instant étaient heureux.



XXXII

MON PORTE-MONNAIE

A F. PONS

Ses trésors de jadis, ont fui !
Plus d'or brillant dans ses cachettes;
Qui le trouverait aujourd'hui,
Le prendrait avec des pincettes.

Les flancs ridés, tout aplati,
Si piteux, vraiment qu'il m'effraie!
— Il montre combien j'ai pâti,
Mon pauvre vieux porte-monnaie.

XXXIII

A SIR RICHARD WALLACE

Sir, votre coupe est pleine
Du vin d'un bon tonneau —
Moi, qui n'ai pas de veine,
Je ne bois que de l'eau
    Et rien autre...
    A la Vôtre !

J'en ai bu plus d'un seau,
Cet hiver sous les fesses
De vos quatre déesses;
Grelottant dans ma peau
Et rien autre...
A la Vôtre!

Je voudrais bien vous voir,
O Sir Richard Wallace —
Boire un coup à ma place,
En décembre — le soir —
Et rien autre...
A la Vôtre!

Qu'importe... Vaillamment
Et la mine hautaine,
Je bois à la fontaine
Libre comme le vent,
Et rien autre...
A la Vôtre!

———

XXXIV

A L'HOPITAL

A FEU MON COMPATRIOTE BARRAS

Le teint pâle et l'œil sombre,
Tout voûté par le mal,
Je me promène à l'ombre
D'un mur — à l'hôpital —

La mort peut bien s'en suivre
Me dis-je à chaque pas —
Du moins — ce soir, pour vivre
Je ne mendierai pas !

XXXV

LA TRAVERSÉE

A DANIEL

La vie est longue et tracassée
— C'est une dure traversée —
Combien sont lassés de souffrir !

Songeant à ma douleur passée,
J'ai dans le fond de ma pensée
Des choses tristes à mourir.

8

XXXVI

ADIEU

Tu m'as bien accueilli — pourtant je te déteste
— Je cessai d'être libre en arrivant chez toi —
Je ne crains ni le froid, ni la faim, ni le reste.
— Mais j'ai peur d'être esclave et j'ai subi ta loi.

Avec ton amitié brutale et souveraine,
Tu me mis un collier de fer autour du cou —
Par un suprême effort j'en ai brisé la chaîne
Et je me suis sauvé — j'allais devenir fou!

Car si ton cœur est chaud, et si ton âme est belle,
Ton orgueil est féroce — aussi chacun te fuit —
Je ne sais quel démon te possède et poursuit
Sa course extravagante à travers ta cervelle.

Je t'aime! et je te hais — si j'apprenais ta mort,
Je me dirais : tant mieux! — simplement, sans colère
— Et peut-être une larme apparaîtrait au bord
De mes yeux malgré moi — car je te sens mon frère!



III

QUATRAINS

A PAUL MORISSE

Qui sait? sur l'œuvre d'un raté,
Ton nom ira peut-être à la postérité.



QUATRAINS

A CHARLES CROS

Tu n'as plus à souffrir des luttes d'ici-bas
— Poètes tous les deux, nous menions même vie;
J'ai pleuré ton départ. — Maintenant je t'envie!
Te voilà délivré, moi je ne le suis pas.

DANS LA RUE

J'ai vécu longtemps au hasard,
Sans un sou, bayant à la nue.
Ne pouvant entrer nulle part,
J'étais prisonnier dans la rue.

RÉVOLTE

Au début du malheur l'homme tremble, il implore.
Mais si le coup redouble et devient trop cruel,
Il reprend son orgueil et, tourné vers le ciel,
Il lui jette en défi ce cri de rage : Encore !

OU VAIS-JE ?

Où vais-je ? hélas ! je n'en sais rien ;
Je n'ai jamais pu me connaître —
Je marche au hasard comme un chien
Qui n'aurait ni gîte, ni maître.

SUR UN TOMBEAU

Que tu sois un sage, un génie,
Un roi tyran gouvernant tout ;
Je suis là plus digne d'envie
Ainsi couché — que toi debout.

SOUFFRIR

Pour faire un bouquet parfumé
De sa pensée,
Il faut avoir, toute l'année,
Beaucoup souffert, beaucoup aimé.

LE POÈTE

Le jour il rêve,
La nuit il dort,
Et quand il crève,
Bénit son sort.

MA STATUE [1]

Je suis poète, et ma statue
Est à Dunkerque, en saint Eloi.
Vous qui priez l'âme abattue,
A ses genoux, pensez à moi.

LE SILENCE D'OR

Je vous demandais, Excellence,
Un louis sur votre trésor ;
Mais sachant bien que le silence est d'or,
Vous jugez bon de garder le silence.

[1] L'auteur avait posé pour une statue de saint Eloi placée sur le devant de l'église dédiée à ce saint à Dunkerque.

A UNE JEUNE FILLE

Si j'avais le divin talent
Des Cellini, des Michel-Ange,
Eternelle, sous forme d'ange,
Tu vivrais dans le marbre blanc !

PAUVRE JE SUIS

Pauvre je suis,
Sans que m'en plaigne ;
Changer je puis,
Mais point ne daigne.

AMITIÉ

—

Parfois l'amitié pure en un cœur se révèle.
Eclate tout à coup comme un arbuste en fleur.
D'où vient ce beau miracle et d'où part l'étincelle ?
D'un peu de sympathie accordée au malheur.

———

UN MATIN DE PAQUE

—

Après avoir en ce carême
Tant jeûné que j'en suis à bout, —
Dire qu'à Pâque — aujourd'hui même —
Je ne vais rien manger du tout.

———

L'ÉCOSSEUSE DE POIS

Sensation douce et légère.
Qui me réjouit chaque fois —
J'aime à voir une ménagère
Sur son seuil écossant des pois.

AVEC PLACIDITÉ

Sans nul souci de notre joie,
— De notre blasphème irrité —
Sourde, la nature nous broie
Avec placidité.

A SON COMPTOIR

—

Elle est avare, elle est mauvaise,
— A son comptoir elle a bien le maintien
D'une commerçante à son aise
Qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

———

LE RÊVEUR

—

Il faut un métier qui rapporte —
Malheur au rêveur — c'est la loi —
Tant pis pour qui vit de la sorte!
Je le sais bien — malheur à moi!

———

RÉPONSE

Si ma conduite est étrange et permet
A quelques-uns de la trouver blâmable
— Je leur réponds pour couper court et net :
Je ne suis pas votre semblable.

L'ART

Depuis le jour où dans la vie.
Je compris le beau — j'aimai l'art.
— J'eus pour serviteur le hasard
La solitude pour amie.

PENSÉE MÉLANCOLIQUE

Est-ce un vague espoir, qu'il existe
Un monde où l'on doit moins souffrir ?
— Il est parfois quand on est triste,
Doux de penser qu'il faut mourir.

A UN GOUJAT

Rêveurs, qu'un idéal enflamme,
Dans cette boue où nous marchons.
— Nous donnons la fleur de notre âme
En pâture à bien des cochons.

APOLLONIEN

J'embrassai tout enfant le culte d'Apollon.
Je chemine portant ma lyre et ma besace
— Ma coupe est attachée aux fontaines Wallace
Et je crève de faim comme autrefois Villon.

L'ARBRE ISOLÉ

J'aime l'arbre isolé qui domine la grève
Gifflé de tous les vents et tordu jour et nuit.
Cet arbre est mon image—et de ceux que poursuit
L'implacable destin sans relâche et sans trève.

AU LECTEUR

—

Ce que j'écris est court, très sincère et vécu —
Parler pour ne rien dire est ce que je déteste.
— Mon livre n'est pas gros, j'ai fait ce que j'ai pu.
Si tu n'es pas content, tu peux faire le reste.



IV

POUR CONCLURE

A RAYMOND DE CHABAUD LA TOUR



POUR CONCLURE

REPOS

A WILHLEM KLUGE

Si l'on est très bien quand on dort,
Ce doit être exquis d'être mort.

LA VIE

A MON CHER WILLIAM VOGT

Avec l'insondable et l'obscure
Enigme de notre destin,
Nous arrivons dans la nature
Un beau matin.

Embryon sorti du Mystère,
Nous voilà devant l'inconnu,
Regardant le ciel et la terre,
Le cul tout nu.

On grandit — on s'embête à droite
— A gauche aussi — puis, à la fin,
On disparaît dans une boîte,
Comme un pantin.



EPITAPHE

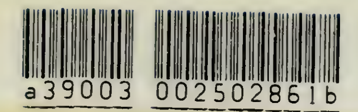
Ici repose un tout petit poète,
Dont la chanson fut courte mais bien faite
— Pas assez fort pour être haut coté,
Pas assez nul pour qu'on passe à côté.



TABLE DES MATIÈRES

QUATRAINS

POUR CONCLURE


a39003 002502861b

